

La rencontre avec le peintre Arnaud Prinstet fut une véritable aventure. Après avoir longé un couloir aux néons flashys, arpenté quelques marches, la porte de son atelier s'ouvre et Ton tombe nez à nez avec ses autoportraits. Au milieu des pots de peinture, l'artiste accepte de se livrer. Rencontre avec une nouvelle génération.

Luxury Addicted magazine :

Vous êtes un artiste au parcours plutôt atypique puisque vous avez fait une école d'ingénieur.

A quel moment vous êtes-vous tourné vers la peinture ?

Arnaud Prinstet :

Ma mère était professeur de dessins et ma grand-mère avait gardé comme relique toutes les œuvres de jeunesse de sa fille. Quand j'allais la voir, c'était comme dans un musée. Elle reproduisait des sculptures de Durer...

Je baignais déjà dans une atmosphère d'artistes.

L.A : Comment en êtes-vous venu au dessin ?

A.P : En fait au départ, je ne pensais pas être doué pour le dessin, je pensais que c'était plutôt le terrain de ma mère et je n'osais pas m'y aventurer. Après mes études d'ingénieur, j'ai travaillé à l'université et cela ne me plaisait pas du tout. Je me trouvais plutôt dans une sorte d'impasse car je pensais être incapable de peindre. Au début, je me suis motivé, je suis ailé dans un rayon pour enfant, j'ai acheté de la pâte à modeler et des pastels. Je réalisais des carnets où je faisais des petits tableaux abstraits et où je jouais avec la matière et la couleur. Je prenais beaucoup de plaisir. Je lisais beaucoup des biographies d'artistes, de personnages qui m'ont impressionné dans mon enfance...

L.A : Comme qui par exemple ?

A.P : C'était assez varié. Alexandre Dumas par exemple, Paul-Emile Victor... J'ai vu que Matisse à ses débuts, avait pris des cours dans une académie avant d'aller travailler. Je me suis dit que j'allais l'imiter. Avant de me rendre à mon travail, je prenais des cours de dessin dans une académie, après j'ai pris des cours particuliers. J'ai passé le concours des Beaux-Arts de Genève et celui de l'école de Cergy. Mais, je n'ai pas été accepté. Je me suis mis à douter, j'avais déjà 25 ans...

Puis, j'ai lu la vie d'Alexandre Calder qui avait été ingénieur, je trouvais son parcours fantastique. Un jour, par hasard, j'ai rencontré une personne qui avait décidé de changer de vie et qui était devenue peintre. Elle m'a avoué que c'était à New York, dans une école ouverte à tous qu'elle avait débuté. Je trouvais cela inimaginable, puis je me suis rendu compte qu'Alexandre Calder avait fait cette même école ! J'y suis allé !

LA : Comment votre séjour s'est passé à New York?

A.P : C'était une académie sous le modèle d'une académie parisienne. J'ai rencontré différents professeurs comme Larry Poons qui était un grand maître de l'abstrait dans les années 60, à l'origine de l'Optical Art qui est devenu l'Op Art.

L.A : Avez-vous exploré plusieurs disciplines dans cette école ?

A.P : J'ai fait de la sculpture, du dessin, de la peinture et un peu de gravure.

L.A : La peinture a été de suite le médium choisi ?

A.P : Oui. Dès le départ, sans hésitation. C'était mon objectif.

L.A : Vous avez commencé par le portrait...

A.P : J'ai réalisé des portraits d'après modèles. Le visage m'a toujours fasciné même avant d'être peintre, je souhaitais faire du théâtre. Ce qui me plaisait dans cette discipline, c'était justement les émotions qui passent sur le visage d'un acteur.

L.A : Qu'est-ce qui vous a poussé dans votre démarche de l'autoportrait ?

A.P : Le jour, j'allais à l'école et le soir dans mon atelier à Brooklyn où je pouvais développer quelque chose de personnel. J'avais un espace immense dans une ancienne usine, c'était très intimidant pour créer. Durant les vacances d'été, j'ai demandé à mes voisins, mes amis si je pouvais faire leurs portrait, c'était difficile... Alors, j'ai commencé à faire des séries d'autoportrait. A travers lui, c'est finalement une interrogation sur la vie, sur le sens de l'existence : pourquoi sommes-nous là ? Que faisons-nous sur terre ?

L.A : Est-ce une recherche de vous-mêmes ?

C'est un peu une recherche de moi-même. Quand j'ai commencé à faire cet exercice, je me suis dit que j'avais une certaine idée de ce que j'allais trouver dans l'autoportrait. Dans ce dernier, il y a une forme d'inconnu quelque part et toujours une sorte d'appréhension. Du coup, c'est cela devenait un challenge.

LA : Que ressentez-vous lors de l'élaboration de votre propre image?

A.P : On peut dire qu'il y a une certaine transcendance. A travers l'exercice dans le miroir, il y a quelque chose qui m'échappe et qui me dépasse. Finalement, ça devient un exercice spirituel. Ce n'est plus du narcissisme. C'est une décomposition de qui je suis au moment présent, c'est une galerie de personnes différentes et une suite de métamorphose. Dans l'autoportrait, il y a cette transformation perpétuelle et c'est pour cela que ça reste quelque chose de vivant.

L.A : Quelle est l'évolution dans vos autoportraits picturalement ?

A.P : Au début, ils étaient plus petits, plus allongés. Je travaillais sur des formes rectangulaires. Et maintenant, ils sont plus grands, plus gestuels. Il y a plus de liberté.

L.A : Quelle est votre façon de travailler ? Quels médiums utilisez-vous ?

A.P : Face au miroir. Au début, je travaillais beaucoup à l'huile, je travaille maintenant plutôt à l'acrylique. A chaque fois, je change de peinture. Le fait de changer de technique me permet de renouveler la manière de traiter la peinture. Chaque peinture a une consistance différente qui amène à différents effets...

LA : Au début, votre travail est moins gestuel, puis après, on sent l'inspiration de peintres tels que Jackson Pollock ?

A.P : Oui. Au début ce sont des traits continus puis justement il y a plus de gestualité. J'ai travaillé au pinceau, au couteau et maintenant je travaille avec de grandes spatules.

LA : La gestualité sert à explorer autre chose dans votre art ?

A.P : Oui, j'évolue vers des formats de plus en plus grands. Je travaillais toujours sur un format 40x60. Le passage au gestuel s'est fait lors d'une exposition en 2003 où il y avait mes cinq premières années. Ce mur faisait 6 mètres de large par 2m50 de haut. C'était quelque chose de fort et de monumental. Le fait de réaliser ce travail-là, m'a donné l'impulsion pour me lancer dans un travail plus gestuel.

Mais c'est l'idée du moment qui m'importe. Je ne me dis pas, maintenant, j'ai le projet de devenir abstrait.

LA : Dans vos vidéos en effet, on peut voir que vous faites de la performance ? Comment vous qualifiez-vous ? Peintre gestuel ? Performeur ? Ou bien les deux ?

A.P : Au début j'hésitais beaucoup entre le théâtre et la peinture. Du coup dans la performance, on retrouve la rencontre entre les deux et avec le public. Puis, j'ai été influencé par les Impressionnistes, l'Action Painting qui était le terreau de la peinture américaine.

LA : Vous tournerez-vous un jour vers l'abstraction ? Votre image pourrait être amenée à disparaître ?

A.P : Oui, cela se pourrait. Mais c'est l'idée du moment qui m'importe. Je ne me dis pas, maintenant, j'ai le projet de devenir abstrait. C'est dans l'inspiration. Rien n'est planifié.

L.A : Comment vous êtes-vous fait connaître dans la capitale ?

A.P : Par des rencontres. Au début, je ne connaissais personne et c'est venu progressivement. J'ai présenté

une exposition à la galerie Art and You, organisée par Nicolas Laugero Laserre qui est le président d'Artistik Rezo et qui fut le premier collectionneur à avoir eu le coup de cœur pour mon travail. Ce fut vraiment une belle rencontre.

L.A : Votre travail a été vu par le grand public lors de la Nuit Blanche. Racontez nous.

A.P : J'ai fait un accrochage sauvage (rires) ! L'idée était d'investir la ville avec un autoportrait. Je suis allé devant Beaubourg en me disant que j'allais exposer mes œuvres qui faisaient 1m30 sur des colonnes et il n'y a pas eu d'impact alors que j'avais l'impression de faire un truc incroyable. Je me suis dit qu'il aurait fallu afficher une bache de 12 mètres. J'ai fait une sorte de montage et j'ai créé une émotion incroyable parmi le gens. Je suis parti avec un vidéo projecteur et un groupe électrogène tout le long de la Nuit Blanche. Il y a eu un succès énorme ! Les gens étaient très captivés. Cela a créé un pôle d'attention.

LA : Aimeriez-vous reproduire cette expérience ?

Oui, car c'est donner une âme à des monuments et l'idée d'investir la ville avec une œuvre. Après, j'ai été sur l'Arche de la Défense vu que ça marchait bien. À la FIAC, j'ai profité du mur devant l'entrée, j'ai projeté mon autoportrait. Les gens pensaient que j'étais le off de la FIAC ! (rires)

L.A : Quels sont vos projets pour les mois à venir ?

A.P : Les portes ouvertes des ateliers à Pantin. Et je voudrais faire quelque chose pour l'ouverture de la FIAC aussi. Je pense que ce sera un événement

LA : Off ? (rires)

A.P : Oui (rires), avec de grands formats. C'est l'idée d'aller toujours plus loin, qu'il y ait une sorte d'évolution.